

I

Far far away

Elisabeth aurait pu être romancière. Elle s'était essayée à l'exercice dans le cadre d'ateliers d'écriture offerts par le Beth Weizmann Jewish Community Centre de Melbourne à une poignée de retraités survivants de la Shoah. Ses récits avaient ébloui l'animatrice qui l'avait alors considérée comme la plus talentueuse du groupe ; ce qu'Elisabeth avait aussitôt tempéré en rappelant que les autres participants consistaient en une bande de vieux gâteaux qui rangeaient leurs clés dans le frigo et leurs courses dans l'armoire à chaussures, alors il n'y avait pas de quoi se pâmer.

Elisabeth aurait pu faire du stand-up. Une de ses *punchlines* les plus réussies vient ponctuer sa rencontre avec son premier mari. Nous sommes à Varsovie, au lendemain de la guerre ; Elisabeth travaille dans un bureau du Comité central des Juifs de Pologne, qui recense et vient en aide aux survivants, lorsqu'un homme se présente, brun, regard doux, yeux noirs, décline son identité, demande si

Rosa, Herman, Ella, Janusz et Jadwiga Rubinstein sont toujours en vie. Elisabeth lui apprend que seule Jadwiga pourrait avoir survécu. L'homme regarde Elisabeth, s'enquiert de l'heure à laquelle elle termine, elle répond cinq heures, il l'attend le soir même et deux semaines plus tard ils se marient. Elisabeth raconte qu'elle est instantanément tombée amoureuse de cet homme élégant (*and very sexy*), issu d'une famille de grands bourgeois de Varsovie, et qu'elle n'aurait jamais pu rencontrer, elle, cadette d'une famille de commerçants de Lvov, si la guerre ne les avait réunis. Mais elle eut la chance d'avoir un des marieurs les plus fameux de l'Histoire (et en anglais ça sonne mieux) : *Hitler was the matchmaker*.

Elisabeth aurait pu être espionne. Collectionnant les passeports, elle eut plusieurs identités : les vingt premières années de sa vie, elle fut Lea Lieberman ; puis à compter de mars 1942, à tout juste vingt ans, elle devint Elisabeth Raczyńska ; la guerre terminée, elle conserva ses vrais faux papiers et tour à tour fut Elisabeth Rubinstein à son premier mariage, Elisabeth Szedrowicz à son deuxième mariage, Elisabeth Halpern à son troisième mariage.

Jeune, Elisabeth avait des allures de star hollywoodienne. Sur une photo prise au début des années 1950, elle se tient debout au bord de la Baltique, foulard noué dans les cheveux, maillot de bain une pièce clair, enlacée à son deuxième mari ; il ressemble à Spencer Tracy, elle, à Katharine Hepburn, en plus ronde mais tout aussi scintillante.

Ses mèches blondes flottent autour de son visage juvénile et, dans son sourire, on devine une soif de vie ancrée, puissante, une gaieté arrachée au destin, à l'Histoire, aux millions de morts et aux fantômes. Une joie de l'enfance; Lea, la plus jeune de la fratrie. S'il ne devait en rester qu'une, ce serait elle. Son père lui avait tendu un soir ce bâton de relais. D'une éternité à l'autre, la prodigieuse orpheline tiendrait sa promesse.

Elisabeth avait échappé à plusieurs jours d'un éprouvant voyage. À une sélection aveugle, aux coups, aux cris, aux hurlements, au fouet, aux chambres à gaz, aux crématoires. Elisabeth n'avait pas connu les camps. Elle avait éprouvé l'abjection des bûchers improvisés pour les Juifs sur les places de villages polonais, la morsure de la solitude quand deux de ses frères et sœurs furent raflés sous ses yeux, la peur persistante d'être démasquée et embarquée pour la mort, la tristesse sans fond de savoir son père rompu de faim et de solitude, à l'agonie dans le ghetto de Lvov.

Sur une dizaine de bobines VHS rongées par l'humidité, gravées depuis sur disques puis numérisées et propulsées sur le *cloud*, Elisabeth livre son témoignage à la Shoah Foundation de Steven Spielberg et à l'Holocaust Memorial de Melbourne; elle porte un pull crème sur lequel a été brodé un roi de cœur et c'est ainsi qu'elle m'apparaît, comme l'incontestable roi de cœur de la lignée de femmes après elle.

Du ventre d'Elisabeth est née une fille du ventre de laquelle je suis sortie. En comparaison de sa flamboyance et de ses multiples talents, j'aurais envie de dire que je fais

office de petite-fille pataude, décevante et sans charme. Cependant, comme dans la blague des trois rabbins dans un taxi new-yorkais¹, une petite voix me murmure : « Pour qui te prends-tu ? »

Elisabeth et moi avons toujours habité à près de dix-sept mille kilomètres l'une de l'autre et, depuis ma naissance, je l'ai vue une demi-douzaine de fois, à Melbourne ou à Paris. Je me souviens de ma perplexité lorsqu'une camarade d'école m'avait confié qu'elle rendrait visite à sa grand-mère *durant le week-end*: quel prodigieux moyen de transport avait-elle à sa disposition ? Ces dernières années, le voyage est devenu de plus en plus éprouvant pour Elisabeth, alors, dans l'attente de nos retrouvailles, nous décidons d'amorcer une correspondance. Ses lettres écrites en anglais (elle maîtrise sept langues mais pas un mot de français) sont émaillées de blagues et accompagnées de coupures d'articles relatant des faits divers abracadabrants – j'y apprend qu'un

1. Trois rabbins, en route pour un symposium, discutent dans un taxi new-yorkais.

– Moi, dit le premier, qui suis-je à côté de vous deux ? Un vermisseau.

– Pas du tout, dit le deuxième, c'est moi qui, à côté de vous deux, suis un vermisseau.

– Vous n'y êtes pas, dit le troisième, c'est moi qui suis le vermisseau !

C'est alors que le chauffeur de taxi se retourne et leur dit :

– Messieurs, si de grands sages comme vous êtes des vermisseaux, alors que devrais-je dire, moi qui ne suis rien à côté de vous ?

Les trois rabbins se regardent alors, outrés, et s'exclament :

– Mais pour qui il se prend celui-là ?

homme ivre s'est réveillé à la morgue (*j'espère que ni toi ni ta mère ne buvez*), qu'un athlète polonais champion olympique de marteau a, ivre lui aussi, payé son taxi avec sa médaille d'or (*j'espère que ni toi ni ta mère ne buvez*), que la police indonésienne a brûlé trois tonnes de cannabis et drogué toute une ville (*j'espère que ni toi ni ta mère ne vous droguiez*). Quant à mes lettres, je ne tarde pas à découvrir que chacune fait l'objet d'un minutieux cérémonial qu'Elisabeth orchestre face à une demi-douzaine de vieilles Ashkénazes *Aussies* en jogging et cheveux roses, amies dociles et curieuses réunies pour l'occasion dans son petit appartement du quartier juif de Melbourne, venues religieusement l'écouter lire ma prose à voix haute autour d'un thé dont elle a certainement dérobé le sachet au café du coin. Et les unes et les autres d'exulter, sous la menace sans doute, ponctuant la lecture de ma grand-mère d'admiratives interjections et relayant ses commentaires extatiques. Mes courriers sont pourtant simples mais l'amour qu'Elisabeth me porte est indéfectible. Et cependant, malgré ces lettres, ou précisément de par leur nature même, j'incarne sa déception : écrit après écrit, Elisabeth renonce à l'idée d'une petite-fille aussi féroce futée qu'elle ; jamais je n'égalerai l'inlassable combattante au sens surdéveloppé du jeu et de la survie qu'elle est ; à ses yeux, et à regret, je demeurerai une artiste ou, pour le dire plus simplement, une indéfectible ratée.

Sa carrière professionnelle n'a pourtant pas été phénoménale : son diplôme d'économie marxiste en poche, qui, à Melbourne, lui fut aussi utile qu'une paire de moufles dans

le bush brûlant, elle travailla comme ouvrière dans une usine textile puis comme serveuse dans une cafétéria d'hôpital ; pourtant elle ne cesse d'être à mes yeux une autrice de best-sellers, sillonnant les capitales et dédicaçant à tout-va, face à un public exalté, son chef-d'œuvre incontesté, un manuel de survie en milieu hostile.

Son dernier séjour à Paris remonte à plus de dix ans lorsqu'elle m'invite à lui rendre visite ; l'été prochain pour moi, l'hiver pour elle. J'accepte aussitôt, heureuse de la revoir et terrifiée de la décevoir.

Mon arrivée à Melbourne est entachée d'un accueil chaotique dont je crains qu'il ne donne le *la* à nos retrouvailles tardives. Le voyage est d'ailleurs, dans son ensemble, éprouvant : au départ de Paris, après une première escale à Londres, une seconde à Hong Kong, une demi-douzaine de plateaux-repas ingérés et autant de films non sous-titrés visionnés sur un minuscule écran, je débarque vingt-huit heures de vol plus tard de l'immense Boeing 737 à l'aéroport de Tullamarine, toute ratatinée.

Je songe à l'arrivée d'Elisabeth un demi-siècle plus tôt à bord du *Toscana*, paquebot offert à Hitler par Mussolini et qui accomplit cette année-là, 1957, son ultime périple depuis Danzig jusqu'en Australie. Seule avec sa deuxième fille âgée de deux ans à peine, Elisabeth fuyait, comme une poignée de Juifs polonais, Varsovie et ses purges staliniennes, pour rejoindre une terre lointaine et semblait-il accueillante ; un royaume de conte *far far away* dont elle ne savait rien. Le pays *down under*. Elle partait à l'aveugle, jeune veuve et

mère, pour un nouvel exil, éprouva deux longues semaines de traversée sans sommeil, soigna l'épouvantable mal de mer de son enfant, enfin arriva à Melbourne, défaite, ses habits souillés des nausées répétées de sa fille, l'air tout droit sortie du ventre de l'enfer. Tandis que j'attends de passer la douane derrière la ligne rouge qui entaille le lino de l'aéroport, j'essaie de me figurer l'accueil que les douaniers lui avaient alors réservé, à elle qui débarquait de la vieille Europe essorée de guerres et de massacres sur ce territoire en comparaison moins repu de tragédies. Avait-elle compris les mots d'anglais qu'on lui avait dits ? Lui avait-on souri, souhaité la bienvenue, l'avait-on aidée à porter ses bagages alors que sa fille l'accaparait tout entière ? Quels papiers lui avait-on demandés ? Et quelles furent ses premières impressions ? Des gens l'attendaient-ils à sa descente du bateau ou avait-elle foulé le sol australien sans personne à qui confier son désarroi ? Était-elle heureuse malgré tout d'être enfin arrivée à destination ?

De l'autre côté de la ligne sont postées les gloriottes des douanes en enfilade, frontières froides et métalliques. Mon tour arrive, je franchis la ligne et m'avance jusqu'à la case vitrée derrière laquelle un immense fonctionnaire australien me fait signe d'approcher. Il paraît à l'étroit dans sa cage de verre, sur le point de la faire exploser d'un coup d'épaule involontaire. Il me scrute, observe mon passeport, note que ma photo d'identité se décolle facilement, saisit son combiné téléphonique, y marmonne quelques syllabes. En quelques secondes surgit un second type aussi immense

que le premier, gigantesques épaules posées sur une tour de deux mètres qui m'entraîne à l'écart et me questionne : d'où viens-je ? Que suis-je venue faire à Melbourne ? Ai-je une adresse de séjour ? Je ne comprends pas tout de suite : y a-t-il un problème ? *Please answer, miss*. Puisant dans les faibles impulsions qui circulent encore dans mon corps épuisé, j'explique : je viens de Paris et rends visite à ma grand-mère pour les grandes vacances.

– *Your grandmother ?*

– *Yes*.

Le malabar affiche une moue sceptique, mais il n'est pas question d'entrer dans les détails de la genèse familiale ; pas question de lui expliquer les raisons de l'exil d'Elisabeth, ni de lui spécifier son divorce précoce d'avec mon grand-père qui, quant à lui, avait élu Paris pour domicile et emmené ma mère alors fillette dans ses bagages – détail qui, si le douanier avait formulé la plus infime curiosité, lui aurait révélé le pourquoi de la nationalité de mon passeport. Mais il se contrefout de mon histoire familiale, à ses yeux j'ai l'air suspect, voilà tout.

– *Your grandmother ?...*

Le regard bleu clair incrédule du douanier me renvoie en miroir inversé à mes traits de métèque. À cet instant précis, face à ce géant blond, je ressemble plus à Ben Laden et ses cousins qu'aux Occidentaux dont je partage les valeurs. Mon faciès arabe hérité d'un père juif marocain fait de moi la fille illégitime de Hassan II, la nièce de Saddam Hussein, la cousine éloignée du mollah Omar. J'ai d'ailleurs

fricoté avec les Frères musulmans, je me suis sans doute entraînée chez mes sœurs palestiniennes... En tout cas, visiblement, et depuis plusieurs minutes déjà, je suis une terroriste en puissance. Moi, minuscule brunette toujours mal coiffée, venue rendre visite à sa grand-mère vieillissante, je représente pour ce colosse caucasien un enjeu de sécurité nationale. Il me lance un regard lourd de soupçons d'attentat-suicide au milieu du *mall* de la *City*. Des centaines de corps sanguinolents et déchiquetés par ma faute. *Seriously?*... Devant ma perplexité, il finit par me désigner du menton le kiosque depuis lequel Monsieur Indestructible numéro un ne m'a pas quittée des yeux. À l'homme dans sa cage de verre je tends à nouveau mon passeport, dont il décolle une dernière fois le coin gauche de ma photo d'identité avant d'y apposer, déçu, un tampon-sésame.

Dans le taxi, je rumine. Je comprends les gens quotidiennement vexés par ce délit de faciès : je n'ai pas choisi d'avoir la gueule de l'ennemi de l'Occident du *xxi*^e siècle, je ressemble juste à mon père, comme tant de femmes avant moi. Elisabeth, elle, ne ressemble pas à son père. Elle a hérité du physique d'un cosaque qui avait violé une des mères de ses mères lors d'un pogrom, autour de 1881. Cette blondeur, ces yeux bleus, ce nez court et fin furent les clés de sa survie pendant la Shoah. Sous ce masque de jolie petite Aryenne, son sang juif plurimillénaire fut indétectable à l'œil nu.

Arrivée chez elle, je lui fais le récit de mon voyage. Comme elle est avide du moindre détail, je raconte l'épisode douanier et ma déconfiture.

– *They thought you were an Arab terrorist?*

Une lueur de fierté incrédule brille dans son iris bleu clair et je m'étonnerai les jours suivants de son excitation à raconter l'anecdote à chaque nouveau visiteur. Chaque fois elle rajoute un élément, modifie la narration, et toujours conclut avec la même jubilation : *They took my granddaughter for an Arab terrorist, isn't it unbelievable?!* Et soudain sa joie me frappe dans toute sa lumière : son unique petite-fille, si peu aguerrie en matière de survie, n'est peut-être pas un cas si désespéré puisqu'elle possède, comme sa grand-mère en son temps, le visage de l'ennemi.

L'air de la montagne

Quelques semaines avant mon arrivée à Melbourne, je me suis engagée dans un projet de roman : j'ai dans l'idée de parler du corps des femmes et de filiation. Je m'intéresse à la psychogénéalogie et espère peindre quelques-unes de ces souffrances-chimères mystérieusement transmises de mère en fille dans les limbes obscurs de la gestation ; je rêve de tracer des lignes de corps entremêlés et ondulants, de plonger dans les viscères, silences et interstices et de raconter un peu de ces histoires jamais dites car impensées. Ma démarche est purement littéraire. Je me figure ces souffrances-chimères comme autant de formes opaques émanant de souvenirs, et dont l'énergie hautement résistante irrigue des générations après elles ; icebergs silencieux aux sommets desquels se mêlent enthousiasme et mélancolie, espoir et addictions, célébration de la vie et goût de l'ombre.

Après des années à me consacrer, en vain, à l'écriture de scénarios, je m'essaie donc pour la première fois au roman,

invoquant dans le secret de l'écriture un miracle qui, à jamais, transformerait ma vie. Mais deux mois ont passé et je peine toujours à définir une trame claire à mon futur livre, détail que je préfère taire à Elisabeth – elle n'a déjà guère d'estime pour ma carrière chaotique. Et je peux difficilement lui donner tort : aucun des cinquante-trois scénarios que j'ai écrits ces quinze dernières années n'a abouti. Malgré tout je poursuis avec acharnement, habitée par ce fameux feu sacré. Il faut dire que le métier de scénariste est chez moi une vocation que je dois non pas à un talent hors norme qui désire à toute force s'exprimer pour bousculer le monde, mais à la nature même de mes dispositions psychiques, fruit d'une curieuse pathologie dont je souffre depuis toujours et dont les symptômes sont les suivants : à l'instant précis où se montre à moi une personne dont l'existence me paraît tout à fait prodigieuse – et à mes yeux la plupart des existences le sont –, je souhaite aussitôt, et sans la moindre hésitation, échanger ma vie contre celle de l'inconnue. Cependant l'échange est peu équitable, l'opération consistant surtout à m'installer au plus près de cette personne et de son corps, et à tranquillement m'oublier.

Ces premiers désirs de disparition remontent à ma vie intra-utérine ; avec ma mère Barbara d'abord : il n'était pas question de déranger ni d'angoisser mon hôte ; avec Elisabeth ensuite, l'hôte reine-roi de cœur d'autant plus redoutable. Au fil des ans, un nombre considérable de figures connues ou non leur ont succédé sans jamais les

détrôner tout à fait : comédiennes, chanteuses, amies, femmes toujours, et toujours à mes yeux flamboyantes ; et chaque fois, il s'agit de me laisser absorber, manger, dévorer tout entière, de renoncer à la lumière et de jouir de ma disparition. Cet étrange renoncement m'a conduite en toute logique vers une profession de l'ombre nourrie d'effacement, au service de la fabrication d'un objet transitoire aussi fondateur que méprisé, et qui, éclipsée par les têtes d'affiche et autres bruyants personnages, ne recrute que parmi les êtres de mots et de papier, pas toujours grands, pas toujours beaux, cependant terriblement attachants et devenus peu à peu ma famille de cœur. L'activité de scénariste comme face émergée d'une souffrance-chimère ? Peut-être. Ignorant ces considérations, Elisabeth m'estime frappée d'une obstination aveugle, sinon kamikaze, mais comme elle ne souhaite pas ternir nos retrouvailles, elle renonce à m'ouvrir les yeux.

Arrivée depuis cinq jours, je passe le plus clair de mon temps dans son petit appartement coquet et désordonné dont je m'échappe en quelques rares occasions, le temps d'escapades dans le centre-ville. Melbourne est une ville-capitale au charme provincial : elle a beau être pourvue de maisons victoriennes, de lignes de tramway, de longues promenades en bordure de Pacifique, lui manquent les collines, la contre-culture et une certaine densité de population pour concurrencer San Francisco. Lors de mon premier séjour à la fin des années 1970, j'avais alors six ans,